yers, la récolte des fruits, les foires, les moissons, les vendanges prennent tous leurs loisirs. C'est à ce séjour dans leurs propriétés rurales que sont attachés leurs plus grands intérêts. Tout ce que la campagne peut offrir d'utilité et d'agrément est l'apanage des bons bourgeois de Bourg-en-Bresse.

Cette manière de vivre a certes bien des charmes, car, chaque habitant, avocat, médecin, notaire, commerçant, n'a d'autre ambition que d'acquérir un coin de terre avec une bicoque pour y passer la belle saison et y mener la vie de propriétaire

On peut s'étonner à bon droit qu'une ville bien située sous le rapport des eaux, où la vie alimentaire est à bas prix, et où la classe nécessiteuse est en grand nombre, on peut s'étonner, dis-je, qu'il n'y ait aucune industrie manufacturière, aucun centre d'activité qui occupe au moins, pendant l'hiver, le plus grand nombre de ces gens oisifs qui sont à la charge des bureaux de bienfaisance. Je sais que, par ce regret, je vais réveiller les inquiétudes de certaines personnes qui prétendent que les manufactures enlèvent des bras à l'agriculture qui n'en a pas assez; à ces esprits timorés, je citerai l'exemple de la Normandie, où l'agriculture dispose d'un très-grand nombre de bras, malgré la grande quantité de fabriques que l'on rencontre à chaque pas dans les villes comme dans les campagnes. Et d'ailleurs, sans rien distraire des travaux des champs, on trouverait pendant la mauvaise saison trois ou quatre cents ouvriers qui, à la ville, vivent de charité, et qui employés dans une fabrique, gagneraient plus que leur nourriture. Une manufacture ranimerait l'activité, relèverait l'énergie de cette ville agonisante, elle apprendrait aux habitants la connaissance des affaires, et elle ouvrirait à quelques jeunes gens un avenir de prospérité.

Il n'y a à Bourg, d'autre industrie que la fabrication des sabots, et celle non moins modeste de la poterie commune.